



HAL
open science

Réalités du terrain virtuel. Une netnographie de la crise malienne est-elle possible ?

Emmanuelle Olivier

► **To cite this version:**

Emmanuelle Olivier. Réalités du terrain virtuel. Une netnographie de la crise malienne est-elle possible ?. Les Cahiers de MaCoTer, 2023, 3. hal-03508643

HAL Id: hal-03508643

<https://hal.science/hal-03508643v1>

Submitted on 3 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réalités du terrain virtuel.

Une netnographie de la crise malienne est-elle possible ?

Emmanuelle Olivier (CNRS, Centre Georg Simmel)

Depuis le début de la crise malienne en 2012, qui a vu la reprise de la rébellion touarègue emmenée par le Mouvement National pour la Libération de l'Azawad (MNLA), un coup d'État militaire et l'émergence de mouvements djihadistes ayant généré des conflits armés de nature multiple¹, le pays est largement inaccessible aux chercheurs, qu'ils soient étrangers ou nationaux (Hagberg et Körling 2015 ; Siméant et Traoré 2012)². Classé presque intégralement en « zone rouge », à l'exception de Bamako et du sud du pays³, le Mali semble *a priori* un « terrain perdu » (Holder 2019) pour des recherches qui nécessitent un séjour plus ou moins prolongé sur place. À cela, il faut ajouter le déplacement d'une partie de la population dans les centres régionaux, à Bamako ou dans les camps de réfugiés (Soukouna 2019) ; dans certaines zones du centre et du nord du pays, la circulation des personnes est rendue difficile, voire impossible, à cause de l'insécurité (Hagberg et al. 2017) ; sans parler de la méfiance qui s'installe vis-à-vis du voisinage et du danger qu'il y a à parler (Coulibaly 2020). Et pourtant, malgré cette situation que les experts, les politiques et les médias qualifient de « crise multidimensionnelle », le Mali n'a jamais été aussi « connecté ».

Ce texte interroge la crise malienne au prisme de la netnographie, un courant de recherche qui s'est développé corrélativement à une *vie sociale des connections* (jeux, blogs, réseaux et médias sociaux) observée à peu près partout depuis l'avènement du Net 2.0 et de la technologie 3G. On montrera comment se manifeste la crise malienne à travers les médias sociaux, Facebook et WhatsApp en tête, et comment ces médias sociaux permettent d'accéder à une complexité de la société malienne dans cette situation de crise : ses pratiques, ses projections, ses tensions et ses contradictions. D'un point de vue méthodologique, on verra

¹ Ces conflits relèvent de la guerre asymétrique pour les militaires, du conflit ethnique ou de la guerre civile pour certains, de la guerre de libération, d'indépendance voire de la guerre sainte pour d'autres (Holder 2019). Voir l'ouvrage dirigé par Philippe Gonin, Nathalie Kotlok et Marc-Antoine Pérouse de Montclos *La tragédie malienne* (2013) ; l'étude d'Adam Thiam sur *Centre du Mali : enjeux et dangers d'une crise négligée* (2017).

² Les régions du nord du Mali sont quant à elles fortement déconseillées, voire interdites, aux chercheurs étrangers depuis plus longtemps encore. Voir notamment Amico (2020) qui décrit son séjour à Tombouctou en 2010 dans le cadre du *Festival du désert*, sous la protection de l'armée malienne. Voir également les communications de Kawélé Togola et de Youssouf Karambé à l'École d'Automne 2019 du LMI MaCoTer « Les sciences sociales dans la crise. Pratiques de recherche et production de savoirs en situation de conflit : <http://www.lmi-macoter.net/wp-content/uploads/2021/03/Programme-EAB-2019-dif.pdf>

³ Sud de la ligne Bafoulabé – Koulikoro – Morila. Voir : <https://www.diplomatie.gouv.fr/fr/conseils-aux-voyageurs/conseils-par-pays-destination/mali/#securite>.

que la netnographie permet autant de pallier l'inaccessibilité du terrain que d'accéder à des pratiques sociales aujourd'hui essentielles à la compréhension des sociétés, dans leurs mises en scène d'elles-mêmes comme dans leurs capacités d'action.

Connexion / déconnexion du terrain malien

Par connexion, j'entends celle produite par la technologie numérique et internet, qui passe très largement au Mali, comme dans la plupart des autres pays d'Afrique de l'ouest, par la téléphonie mobile. La première décennie des années 2000 est marquée par une carence en termes de développement numérique, ce que d'aucuns ont appelé la « fracture numérique » (Attali 2008). Deux opérateurs téléphoniques, Malitel⁴ et Orange Mali⁵, se mettent en place⁶, tandis que le pays se dote d'un ministère de l'Économie numérique. Mais internet et la téléphonie mobile, peu développés et très coûteux, restent réservés à une élite. C'est le passage au haut débit, grâce à la technologie 3G⁷ implantée au Mali en 2010 par Orange, qui change profondément la donne. Cette *révolution numérique* est d'autant plus rapide que le réseau national de téléphonie fixe est coûteux et techniquement insuffisant. La mise en œuvre du réseau 3G nécessite donc peu de modifications ou de mises aux normes des infrastructures technologiques existantes. La téléphonie mobile se répand alors très rapidement, grâce aux Smartphones de fabrication chinoise bon marchés et aux forfaits pré-payés à bas prix, au point où son taux de pénétration est estimé par la GSMA à 108% en 2020⁸. Riches ou pauvres, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, citadins ou ruraux, quasiment tous les Maliens possèdent aujourd'hui un téléphone portable considéré comme nouveau « bien de première nécessité » (Olivier 2017, 2020). Plus encore, on assiste à la création de services innovants de *m-paiement*, de *m-banking* et de *m-commerce*, bien adaptés à la situation économique locale qui se caractérise par des revenus faibles et irréguliers, et un nombre réduit d'individus

⁴ Malitel est issu de l'opérateur téléphonique historique au Mali, la Sotelma. En 2001, l'État malien cède une partie du capital de Malitel aux salariés (10%) et au secteur privé (44%), avant que Maroc Telecom, filiale de Vivendi, n'en rachète 51% en 2009.

⁵ En 2002, la Sonatel, filiale ouest-africaine de France Telecom, investit dans la société téléphonique Ikatel, laquelle prend le nom d'Orange Mali quelques années plus tard, en 2006.

⁶ Sur le début de la téléphonie mobile au Mali, voir Keita 2015 ; et plus largement en Afrique de l'ouest, voir Chéneau-Loquay 2010 ; Dahmani et Ledjou 2011-2012.

⁷ Apparue en 2000, la 3G (troisième génération) désigne une génération de normes de téléphonie mobile. Elle est représentée principalement par les normes *Universal Mobile Telecommunications System* (UMTS) et CDMA2000, permettant des débits (de 2 à 42 Mb/s) bien plus rapides qu'avec la génération précédente, par exemple le GSM. Les premières applications grand public de la 3G sont l'accès à Internet, le visionnage de vidéos, voire d'émissions de télévision, et la visiophonie.

⁸ Voir : <https://datareportal.com/reports/digital-2020-mali>. La GSMA, Global System for Mobile Communications Association, est une association internationale qui représente les intérêts de plus de 750 opérateurs et constructeurs de téléphonie mobile de 220 pays.

possédant un ordinateur ou un compte bancaire⁹. Les opérateurs téléphoniques parlent ainsi aujourd'hui de « digitalisation » de l'Afrique pour signifier l'arrivée du numérique dans tous les aspects de la vie, et la transformation sociétale qu'il est en train d'engendrer (Huet 2017). Malgré une connexion croissante, il faut remarquer que le taux de pénétration d'internet est beaucoup moins important que celui de la téléphonie mobile¹⁰. C'est que le prix des data reste élevé¹¹ pour la plupart des Maliens. Les différences d'accès au réseau restent en outre importantes entre zones urbaines et rurales, sans parler du débit encore relativement faible malgré l'arrivée de la 4G en 2017, et des dysfonctionnements des infrastructures (Mattelart et al. 2015 ; Uimonen 2015). En revanche, l'usage des réseaux sociaux, Facebook en tête¹², et des applications mobiles de messagerie instantanée comme WhatsApp¹³ s'est fortement élargi, grâce à la mise en place de forfaits spécifiques à bas prix avec une connexion hors-ligne¹⁴. Facebook et WhatsApp ont pour autres avantages la facilité d'utilisation, ils ne nécessitent pas de compétences spécifiques pour en faire usage, et WhatsApp permet d'échanger des messages vocaux, ce qui est bien adapté aux usagers maliens dont une majorité est peu alphabétisée¹⁵. Enfin, WhatsApp fonctionne avec une connexion faible et dispose d'un cryptage fort – les agences de renseignement des États sont donc (en principe) « déconnectées » de ce qui se passe sur WhatsApp, ce qui garantit un espace de liberté d'expression non négligeable.

Au Mali comme ailleurs en Afrique, ces médias sociaux¹⁶ irriguent de plus en plus le quotidien des individus, au point où un nombre croissant de chercheurs les placent « au centre de la fabrique sociale » (De Bruijn et Van Dick 2012 ; De Bruijn, Brinkman et Nyamnjoh 2013), quand d'autres montrent le début d'une « cell phone culture » (Goggin 2006 ; Katz 2006). Depuis une quinzaine d'années, des travaux importants ont été entrepris en sciences

⁹ De fait, les comptes bancaires sont coûteux, réservés à une certaine catégorie d'actifs (fonctionnaires, commerçants, bénéficiaires de CDI), qui sont donc quasiment les seuls à posséder une carte de crédit. Le taux de bancarisation strict s'élève à 14,2% en 2019 au Mali (BCEAO 2020 : 24).

¹⁰ En 2018, le taux de pénétration data des clients Orange Mali était de 37% pour un taux de pénétration mobile de 106% (Rapport annuel Sonatel 2018 : 135). Pour les deux autres opérateurs présents aujourd'hui au Mali, Malitel et Telecel, on ne dispose en revanche d'aucun chiffre officiel.

¹¹ Forfaits Internet, de 100 fcfa / 0,15€ (10 Mo valables 4 jours) à 10.000 fcfa / 15€ (5Go valables 1 mois) : <https://www.orangemali.com/particuliers/1018/1056/forfaits-internet-mobile-14429.html>

¹² L'usage de Twitter, d'Instagram et de TikTok se répand également, mais sans commune mesure avec celui de Facebook, qui est un espace de mise en scène de soi et d'échange avec son entourage, mais aussi de commerce, et même d'arrangements matrimoniaux, extrêmement important au Mali.

¹³ WhatsApp est l'application mobile multiplateforme qui fournit un système de messagerie instantanée chiffrée de bout en bout aussi bien par Internet que par les réseaux mobiles, la plus utilisée en Afrique.

¹⁴ Tarifs : de 80 fcfa/jour à 1000 fcfa/mois. Le forfait comprend un accès à Facebook et sa messagerie Messenger, et à WhatsApp.

¹⁵ Selon l'UNESCO, en 2018 le taux d'alphabétisation des 15 ans et plus s'élève en moyenne à 35,5 % au Mali (50,1% pour les 15-24 ans ; 19,1% pour les 65 ans et plus) : <http://uis.unesco.org/fr/country/ml>

¹⁶ Les médias sociaux, tels que Facebook et WhatsApp, sont des médias numériques pour l'interaction sociale.

sociales sur le développement de la téléphonie mobile et ses divers usages en Afrique¹⁷. Pour le Mali, je ne peux manquer d'évoquer l'ouvrage pionnier de Naffet Keita, écrit en collaboration avec Seydou Magassa, Boukary Sangaré et Youssouf Ag Rhissa et intitulé *Téléphonie et mobilité au Mali* (2015), qui analyse finement le rôle et les usages sociaux de la téléphonie mobile dans ce pays durant la première décennie des années 2000.

Pour une netnographie des sociétés contemporaines

Devant l'ampleur de la révolution numérique, que certains chercheurs qualifient de nouvelle *culture* « dans le sens où elle met en place un nouveau contexte à l'échelle mondiale » (Doueïhi, 2013 : 33), les sciences sociales se sont rapidement emparé de la question, jusqu'à créer un nouveau courant de recherches appelé « netnographie » (Kozinets 2002), « ethnographie du virtuel » (Pastinelli 2011), ou encore « digital ethnography » (Pink et al. 2015). Ce n'est pas ici le lieu de retracer en détails la genèse de ce courant, mais très brièvement, on peut dire qu'il émerge au milieu des années 1990, d'abord au sein des sciences de l'information et de la communication et des études de marketing, pour s'élargir très vite aux sciences sociales. Dans un premier temps, trois types d'approches se dégagent, qui relèvent de perspectives épistémologiques différentes, mais dont le point commun est de limiter leur observation à ce qui est produit en ligne, dans le « cyberspace »¹⁸. Un premier ensemble de travaux s'inscrit dans une tradition ethnographique classique. Internet y est conçu comme un ensemble de microcosmes sociaux qu'il s'agit d'explorer par l'observation participante et sur la longue durée, et dont il faut faire l'apprentissage des codes, des procédures, des règles et des routines « indigènes », dans le but de les rendre explicites (Hine 2000 ; Trémel 2003). D'autres travaux, marqués par le courant de l'ethnométhodologie et tout particulièrement l'œuvre de Harold Garfinkel, s'intéressent pour l'essentiel aux usages (des

¹⁷ Il est impossible de citer ici l'ensemble des travaux sur la question. Je me contenterai donc de proposer quelques références parmi les plus marquantes : Berrou et Mellet 2020 ; Berrou, Combarous, Eekhout 2018 ; Grätz (2013) ; Kiyindou, Anaté et Capo-Chichi 2015 ; Millet-Mouity et Madore 2017 ; Rivron 2018. En France, le GDRI NetSuds (dir. A. Chéneau-Loquay) basé à Bordeaux au laboratoire Les Afriques dans le Monde (CNRS-Sciences Po) a constitué un réseau de recherches pionnier sur ces sujets, dans la première décennie des années 2000. La plupart des travaux entrepris au sein de ce GDRI ont été publiés dans la revue *Les Cahiers de NetSuds*. Depuis, le laboratoire MICA (Univ. Bordeaux-Montaigne) et la chaire UNESCO "Pratiques émergentes des technologies et communication pour le développement" tenue par Alain Kiyindou poursuivent ces travaux (voir la revue en ligne de la chaire UNESCO : <http://www.comtecdev.com>). En Europe, l'Université de Leiden avec l'équipe autour de Mirjam De Bruijn, se positionne dans le champ des digital studies sur l'Afrique, en développant des projets ambitieux sur les questions des conflits, des migrations et de la jeunesse à travers les usages du numérique et plus spécifiquement de la téléphonie mobile (<https://mobileafricarevisited.wordpress.com/>).

¹⁸ Terme apparu dans la littérature de science-fiction (Gibson 1982), le « cyberspace » est devenu synonyme d'Internet avec les écrits d'Hakim Bey, Bruce Sterling ou John Perry Barlow (Lévy 1994).

jeux) en ligne, en observant comment les significations se construisent en situation, dans l'interaction avec les participants (Genvo 2006 : 263). Dans une perspective épistémologique assez proche, un troisième groupe d'auteurs considère le réseau Internet comme un ensemble de textes produits et lus par les utilisateurs, sans réalité pré-discursive (Hine, 2000 : 18). À partir de l'analyse des messages et des « styles » d'écritures dans des groupes de discussions (*chat*, forums), ces auteurs mettent en évidence, par exemple, les rapports de genre et certaines formes de dominations.

Assez rapidement, un certain nombre de chercheurs pointent les limites d'une telle analyse, en montrant que les pratiques numériques ne sont pas circonscrites à l'espace virtuel, mais s'inscrivent dans des contextes sociaux, familiaux et culturels, qui ne sont pas sans effet sur ce qui se passe dans le cyberspace. L'objet d'étude reste centré sur ce qui se produit en ligne, mais il y a désormais un travail de recontextualisation de la pratique, avec la mise en place d'un questionnaire en ligne ou même une enquête hors-ligne à l'adresse des usagers, lesquels visent à souligner la porosité des frontières entre le « réel » et le « virtuel », deux catégories oppositionnelles qui sont forgées à ce moment-là (Berry 2012).

Le saut suivant fait passer une *ethnographie du cyberspace* à une *ethnographie des sociétés du numérique*. Dans ce nouveau paradigme, le numérique est appréhendé comme une technologie qui a pleinement pénétré la vie quotidienne d'un grand nombre d'individus, en étant au cœur de toutes sortes de pratiques (Pastinelli 2011 : 40). Bruno Latour parle quant à lui de « numérisation » des sociétés, qu'il appréhende par l'analyse des changements que la numérisation opère dans les médias et les médiations qui sont l'objet des sciences sociales et humaines, mais aussi, de manière plus réflexive, en se demandant quelle nouvelle prise elle apporte sur les questions fondamentales de la théorie sociale¹⁹.

Du point de vue de la pratique ethnographique, la plupart des chercheurs convergent aujourd'hui sur l'idée que la netnographie n'est pas très différente de l'ethnographie « traditionnelle ». Le terrain, quelle qu'en soit sa forme, reste une construction du chercheur, un espace scientifiquement produit, un point de vue. Il existe ce que l'on pourrait appeler une *illusion panoptique* du terrain réel, parce que le chercheur y est physiquement, et qu'il voit ce qui s'y passe dans une situation sociale, mais il est clair que nous avons toujours à faire à une réalité partielle. En outre, depuis « l'ethnographie multi-située » de George Marcus (1995), on sait bien que le terrain ne se définit pas nécessairement par un lieu fixe, mais par des circulations et des médiations. Sur les identités des personnes, et la difficulté de dire avec

¹⁹ <https://www.makery.info/2016/03/15/a-sciences-po-le-medialab-cartographie-la-complexite-12/> Voir le Médialab que Bruno Latour a créé à Sciences Po : <https://medialab.sciencespo.fr/>

certitude qui parle, qui agit, tout comme la vérification des données recueillies, il est sans doute plus délicat qu'ailleurs de vérifier la véracité des propos des interlocuteurs sur internet et les médias sociaux. Mais il n'en reste pas moins que la démarche est la même que pour tout autre terrain : le travail ethnographique consiste à repérer, au fil du temps, les ambivalences, les paradoxes, les confusions, tout comme les cohérences par-delà les discours et les actions fractionnés. Il s'agit aussi de déterminer le « régime de confiance » (Cardon 2008) que les personnes peuvent avoir envers les informations qu'elles s'échangent. À cet égard, il est intéressant de remarquer que dans un internet sans réseau social, « le coût de la tromperie » (Cardon *ibid.* citant Donath 2007) est faible, puisqu'il ne peut pas être sanctionné par les proches. Mais il devient plus difficile de tricher lorsque les informations que l'on affiche vont être également lues ou entendues par des personnes qui vous connaissent en dehors des réseaux sociaux. Dans le cas d'informations erronées ou de *fake news*, le travail du chercheur est plutôt de mesurer le degré d'influence des personnes qui les postent et ce que révèle ou provoque l'adhésion à ces informations erronées parmi celles et ceux qui les reçoivent. Il s'agit aussi de contextualiser la notion de *fake news*, car pour nombre de Maliens, les *fake news* sont aujourd'hui du côté des médias traditionnels, légitimes, considérés comme inféodés au politique, tandis que les informations issues des réseaux sociaux les dénoncent et rétablissent la « vérité ». Une telle ethnographie conduit ainsi à une réflexion sur le régime de « post-vérité » (Frau-Meigs 2019) dans lequel nous vivons tous depuis l'avènement des médias sociaux, mais qui se manifeste différemment ici ou là, en fonction des situations politiques et sociales.

Une netnographie de la crise malienne est-elle possible ?

En résumé, loin de l'idée que l'espace virtuel se pose « en abstraction des autres sphères de la vie sociale » (Pastinelli 2011 : 39), cet espace est désormais considéré comme « lieu pratiqué » (Certeau 1990 : 173), au sens d'un lieu de pratiques sociales, tandis que ce que Miriam De Bruijn et Rijk van Dick (2012) appellent les « *linking technologies* » (technologies numériques productrices de liens sociaux) sont envisagées dans leur capacité d'action, c'est-à-dire productrice d'effets, sur les individus et les sociétés. Au Mali, cette capacité d'action est telle que ce n'est certainement pas un hasard si des coupures d'accès à Twitter, Facebook, WhatsApp et Viber se sont produites en août 2016 à la suite de l'arrestation de l'activiste Ras Bath et des manifestations qui en ont suivies, puis en juillet 2018 le jour du premier tour de

l'élection présidentielle²⁰. Ce n'est pas non plus un hasard si, depuis 2012, les installations techniques des opérateurs téléphoniques sont périodiquement endommagées par des groupes djihadistes, occasionnant des coupures de réseau dans les régions de Tombouctou et de Gao²¹. De son côté, la Minusma a bien compris le pouvoir d'action et d'influence des « bloggeurs » maliens, qui a organisé une rencontre avec eux en décembre 2018²².

Dès lors, la question est moins de savoir si et comment une ethnographie du net pallie l'absence de terrain « réel » au Mali aujourd'hui, que de considérer cette netnographie comme un outil qui nous fait accéder à, ou mieux, contribue à révéler la complexité de la société malienne dans cette situation de crise : ses pratiques, ses projections, ses tensions et ses contradictions. Il s'agit ainsi de faire d'internet et des médias sociaux un champ d'exploration des (nouveaux ?) réseaux de sociabilité et des mises en scène de soi, mais aussi de la circulation d'informations de toutes sortes (du témoignage à la rumeur et aux *fake news*), de la fabrique des opinions, des valeurs, des émotions et des imaginaires, de l'organisation des mouvements sociaux, de l'émergence de nouveaux leaders, etc. Suivre *la vie sociale des connections* pour voir ce que ces connections révèlent des situations de crise, c'est interroger ce qu'internet et les médias sociaux *font* à ces crises sur le plan des médiations ou des clivages identitaires, des émancipations ou des conservatismes. C'est voir comment on passe d'échanges et de mobilisations virtuelles à des actions réelles, et quels en sont les facteurs déclencheurs. C'est enfin se demander si l'on est en présence d'un simple exutoire ou à l'inverse, de nouvelles formes de l'« agir politique » (Habermas 1987)²³.

Les crises récentes en Afrique de l'ouest, dans les pays du Maghreb et au Moyen Orient nous offrent des éléments de lecture à ce sujet. Ainsi, pendant la crise ivoirienne au tout début des années 2000, il apparaît que « la parole des “gens d'en bas” s'est libérée avec les sms (les messageries de type WhatsApp n'existaient pas encore). De cette manière, les Ivoiriens ont trouvé un moyen de parler de la crise, des différents acteurs de ce conflit, de l'ethnicité, etc. » (Titi Pale 2015). Quelques années plus tard en Iran, la vague de protestation consécutive à la

²⁰ Voir internetwithoutborders.org

²¹ Voir : <http://news.abamako.com/h/254545.html> ; <https://www.rfi.fr/fr/afrique/20210807-mali-dans-le-nord-des-actes-de-vandalisme-privent-les-populations-de-r%C3%A9seau-t%C3%A9phonique>. À ce propos, Naffet Keita précise que : « toutes les petites et moyennes villes conquises par le MNLA et qui étaient couvertes par le réseau, ont vu leurs antennes-relais détruites. Ceci n'est pas sans rapport avec certains aspects techniques du siège de Sarajevo, très méconnus, qui sont pourtant d'un intérêt historique majeur. Le blocage des communications contribuait au début de la guerre à masquer la réalité du quotidien des villes conquises à l'étranger, mais les employés des PTT restés à Sarajevo permirent, grâce à leur travail et en risquant leur vie, à la vérité d'éclater. » (Keita 2013).

²² <https://minusma.unmissions.org/une-vingtaine-de-blogueurs-du-mali-%C3%A9changent-avec-la-minusma-sur-son-r%C3%B4le>

²³ Que ce soit un « agir communicationnel » (production d'une entente, consensus) ou un « agir stratégique » (production d'une action).

réélection du président Mahmoud Ahmadinejad (2009) a été qualifiée de « révolution Twitter » : de fait, au cours des premiers jours de la révolte, Twitter est devenu le moyen essentiel pour les Iraniens d'informer les observateurs internationaux sur les événements²⁴. Lors des Printemps arabes de 2011, les médias sociaux ont joué un rôle essentiel dans la fabrique de l'opinion, la documentation, la coordination et la mobilisation des gens (Gonzalez-Quijano 2015).

Au Bénin, l'utilisation de WhatsApp a véritablement explosé avant les élections législatives d'avril 2015²⁵ ; au Burkina Faso, lors de la chute de Blaise Compaoré, de nombreuses conversations groupées (sur WhatsApp) ont circulé entre les manifestants qui tentaient d'éviter des contingents de policiers²⁶. Au Burundi, c'est encore largement via WhatsApp, que des lanceurs d'alerte ont fait circuler des informations, alors que les médias (radio, télévision) étaient censurés par le régime de Pierre Nkurunziza²⁷. On pourrait multiplier à l'envi les exemples, tant les médias sociaux sont au cœur de ces crises récentes²⁸. Si leurs rôles commencent à être bien documentés, pour ce qui concerne le Mali, seuls Naffet Keita et Boukary Sangaré se sont jusqu'à présent intéressés au rôle de la téléphonie mobile et des médias sociaux dans la crise. De l'éclatement de la rébellion en janvier 2012 au déclenchement de « l'opération Serval », Keita a entrepris une ethnographie des flux communicationnels de téléphonie mobile entre les populations du nord du Mali restées sur place, les déplacés intérieurs et les réfugiés, ethnographie qui l'a conduit à proposer une analyse du « pouvoir » de la téléphonie mobile, en termes d'*usages* et de *mésusages* (Keita 2013)²⁹. Sangaré a choisi quant à lui d'interroger des groupes de discussion sur Facebook qui

²⁴ Voir notamment cet article du quotidien *Le Monde* : https://www.lemonde.fr/technologies/article/2009/06/25/twitter-la-crise-iranienne-et-les-mobilisations-citoyennes-par-yves-mamou_1211292_651865.html

²⁵ Voir : <https://www.jeuneafrique.com/338715/societe/benin-coeur-de-folie-whatsapp-meilleur-pire/>

²⁶ <https://www.jeuneafrique.com/339107/economie/technologie-whatsapp-a-conquis-lafrique/>

²⁷ *Ibid.*

²⁸ En revanche, dans son article « Public Discourse, Community Concerns and Civic Engagement : Exploring Black Social Networking Traditions on BlackPlanet.com » (« Expression publique, affaires communautaires et engagement civique : explorer les traditions de réseautage social sur Blackplanet.com ») publié en 2008, Dara N. Byrne montre qu'aux USA, les formes en ligne d'investissement communautaire peuvent favoriser et accélérer l'engagement citoyen, mais plutôt d'une manière théorique et détachée. Son analyse permet de relativiser les discours euphoriques sur la force du réseau comme outil de mobilisation, du moins en ce qui concerne les membres (Africains Américains) du site Blackplanet.com.

²⁹ Keita montre ainsi comment à la chute du régime de Mouammar Kadhafi, « dans les régions de l'Est et du Nord du Mali (Gao, Tombouctou et Kidal) et avant que le bruit ne coure de l'arrivée imminente des légionnaires libyens dont certains sont d'origine malienne, ce sont des images de colonnes lourdement armées [qui en étant] transférées de téléphone en téléphone à partir du système d'envoi Bluetooth, [puis] en circulant en boucle vont produire un triple effet qui [...] sera déterminant pour la pérennisation future de ce pays : l'appel à l'émergence d'une identité ethnique et la configuration d'un espace territorial ethnoculturel subséquent ; l'émergence de pouvoirs ethnicisés localisés dont les oppositions résonnent au cœur du pouvoir central et... la mystification d'un groupe ethnoculturel suivant le processus victimaire. » (Keita 2013).

ont été créés en 2012 pour montrer leur rôle dans la diffusion des informations sur la crise et les effets qu'ils ont produits (Sangaré 2014). Ces travaux sont extrêmement importants, et méritent d'être poursuivis en croisant enquête qualitative (sur des groupes Facebook, WhatsApp ou des blogs à suivre sur la durée), enquête quantitative (pour évaluer le nombre et la surface de ces médias sociaux) et analyse iconographique (analyse des contenus visuels et audiovisuels postés par les usagers).

Je terminerai ce texte en proposant quelques pistes de réflexion pour une netnographie de la crise malienne. Tout d'abord, il me semble qu'une sociologie fine des usagers de ces médias sociaux reste à faire, en termes d'âge, de genre, de groupes sociaux, de niveau d'alphabétisation et de scolarité, mais aussi de « littératie numérique » (Gerbault 2012). Il s'agit ensuite d'identifier les différents types d'usagers de ces médias sociaux : instigateurs, modérateurs, followers, etc., en fonction du rôle qu'il y tiennent, de l'autorité ou de la « maîtrise » (Keita 2013) qu'ils acquièrent, et des contenus qu'ils postent, avant de se pencher sur les raisons qui poussent certains à créer une page, un blog ou un groupe de discussion. La crise malienne a-t-elle fait émerger des activistes qui utilisent les médias sociaux pour devenir des leaders d'opinion exerçant une autorité et/ou une influence sur les membres de leur groupe et au-delà ? Ou bien à l'inverse les médias sociaux ont-ils favorisé l'émergence de nouvelles formes d'expression, de protestation, voire de militantisme qui se sont développées dans et par la crise ? Quoi qu'il en soit, on peut remarquer avec Sangaré (2014) que les dates de création d'un grand nombre de groupes de discussion Facebook, comme Anti-MNLA³⁰, Sofas de la République³¹, Journal Foufou³² ou Douentza Groupe³³, coïncident avec le début de la crise malienne, moment qui correspond aussi au déploiement de la technologie 3G sur une grande partie du territoire national. Outre la figure hyper-médiatique de Ras Bath³⁴ et de plusieurs jeunes blogueurs qui sont aussi journalistes³⁵, on remarque la présence de femmes comme « web-activistes », catégorie consacrée au Mali pour désigner celles et ceux qui animent des pages, blogs ou groupes de discussion visant à débattre de la crise malienne et à

³⁰ <https://www.facebook.com/ANTI-MNLA-282542315141634/>

³¹ <https://www.facebook.com/groups/376062712428125/>

³² <https://www.facebook.com/groups/journalfoufou/>

³³ <https://www.facebook.com/groups/douentza>

³⁴ Mohamed Bathily alias Ras-Bath est le porte-parole du groupe *Les Sofas de la République* qui fait entendre sa voix depuis les élections présidentielles de 2013. Les instigateurs des *Sofas de la République* sont également des rappers : Damarifa Ramses de Tata Pound, Master Soumi, Yelifuzo et le groupe Fanga Fing.

³⁵ Je pense notamment à Bokar Sangaré qui écrit sur le Mondoblog de RFI, mais aussi dans l'hebdomadaire *Jeune Afrique* et collabore aussi à RFI, tout en étant étudiant à l'Université.

interpeller l'État à ce sujet³⁶. Je pense tout particulièrement à Fatouma Harber³⁷, une enseignante basée à Tombouctou, qui, outre son blog sur Facebook³⁸ et sur Mondoblog, la plateforme des blogueurs de RFI, est fondatrice de l'ONG DoniBlog – La Communauté des Blogueurs du Mali³⁹, qui pilote la plateforme Benbere⁴⁰ où écrivent de nombreux blogueurs maliens.

Cette sociologie devra être complétée par une géographie/cartographie des usagers des médias sociaux maliens pour savoir d'où ils s'expriment⁴¹, ce qui conduira à identifier les réseaux de sociabilité qui se dessinent. Il s'agira ainsi de « suivre les pistes relationnelles des [médias] sociaux » (Semin 2009 : 104)⁴², en se demandant si ce sont des *grins 2.0* qui reproduisent les réseaux familiaux, générationnels, associatifs, professionnels, religieux, etc. existants en utilisant les nouveaux outils numériques à leur disposition, ou bien s'ils produisent de nouveaux réseaux, et lesquels ? En outre, ces médias sociaux constituent-ils un espace de médiation ou à l'inverse de reproduction, voire de renforcement, des clivages identitaires ? Les enquêtes que j'ai pu mener au Mali depuis 2014 sur la musicalisation du quotidien en régime numérique montrent entre autres choses que Facebook et WhatsApp sont très largement des *média de proximité* (Olivier 2017, 2020). Mais on peut aussi se demander si le développement de ces espaces fort d'entre-soi, où l'on se connaît et l'on se reconnaît, n'est pas l'un des effets de la crise malienne⁴³. D'un autre côté, il faut reconnaître que ces espaces n'interdisent pas les débats, qu'ils soient consensuels ou plus polémiques, ou même l'intégration de membres relevant d'appartenances opposées : c'est ce que montre Boukary Sangaré avec le groupe Facebook Anti-MNLA dont l'un des membres est précisément « Moussa Ag Assarid, l'homme le plus médiatisé du MNLA et porte-parole dudit mouvement [qui] y publie parfois des informations » (Sangaré 2014 : 1928).

Sur le plan des contenus, il s'agit de distinguer ce qui relève de la communication (en se posant la question de l'indépendance, ou non, de certains groupes vis-à-vis de la sphère politique ou religieuse, voire des mouvements djihadistes), de l'information (vérifiée ou non,

³⁶ Les web-activistes se distinguent des « vidéomen » et « videowomen » qui postent des vidéos assorties de protestations qui prennent la forme d'injures. Voir : <https://maliactu.net/mali-fatouma-harber-bloggeuse-un-web-activiste-est-different-dun-videoman-manipule/>

³⁷ Pour un portrait de Fatouma Harber, voir notamment : <http://news.aniamey.com/h/97705.html>

³⁸ Voir : <https://www.facebook.com/Webtunbutuwoy/>

³⁹ <https://www.facebook.com/Doniblog/>

⁴⁰ <https://benbere.org/>

⁴¹ Sont-ils des citadins et/ou des ruraux ; dans quelle région et quelle localité résident-ils ; font-ils partie de la diaspora ; ont-ils une autre nationalité ?

⁴² Deux types de réseau peuvent être étudiés : l'ego-network : réseau d'une personne unique ; réseaux complets : réseau global constitué par toutes les relations observables entre tous les individus.

⁴³ Mais Boyd et Ellison remarquent à juste titre que « la plupart des SNS [Social Networks Sites] s'appuie d'abord sur des réseaux relationnels préexistants » (Boyd et Ellison 2007, cités par Cardon 2011 : 141).

originale ou relayée), de l'analyse, de l'opinion (appréciation, critique, accusations), de la rumeur, voire des *fake news*, ou encore de l'appel (à se mobiliser, à manifester, etc.). On voit par exemple, que plusieurs groupes de discussion Facebook, parmi lesquels le Douentza groupe, ont un objectif spécifique, à savoir relayer les informations à l'adresse d'une localité non connectée, pour précisément la reconnecter au reste du pays (Sangaré 2014 : 1930). Mais à l'inverse de ces groupes au contenu spécifique, il serait intéressant d'en suivre d'autres plus généralistes, groupes d'amis, groupes religieux ou groupes professionnels, dans leurs échanges « ordinaires » et voir dans quelle mesure, et de quelle manière, leurs contenus intègrent la question de la crise. Les contenus sont aussi liés aux formes qu'ils prennent : écrit, audio, photo, vidéo, graphique (cartes, affiches, dessins, caricatures) –, lesquelles renseignent à la fois sur ceux/celles qui postent les contenus et ceux/celles qui les reçoivent et les échangent. On peut raisonnablement penser que les articles écrits en français et diffusés sur le Mondoblog de RFI sont peu lus par les personnes qui échangent surtout des vocaux sur WhatsApp, ce qui nous renvoie à la question de l'entre-soi traitée dans la partie précédente de ce texte⁴⁴.

Enfin, la question des contenus s'articule à celle de la temporalité des médias sociaux. Le temps réel des actualités postées sur les groupes Facebook et WhatsApp a certes l'inconvénient de ses « mésusages » (Keita 2013), rumeurs, informations non vérifiées, désinformation, etc., mais au Mali, il permet aussi de faire accéder et partager l'information sur les actualités dominantes très rapidement, alors que les médias traditionnels, les médias d'État, n'informent que partiellement, ou après-coup, ou même pas du tout (sur le coup d'État de mars 2012 et l'avancée des djihadistes qui en a suivi, voir Siméant et Traoré 2012).

Les médias sociaux : chroniques du temps de la crise malienne ?

Une netnographie de la crise malienne est-elle possible ? En mettant en avant la netnographie comme l'un des outils de compréhension de cette crise, ce texte ne visait pas à donner un argument pour justifier de « futurs *armchair anthropologists*, dont l'expertise proviendrait uniquement de leur longue familiarité avec les “matériaux empiriques” récoltés sur le web » (Hagberg et Körling 2015 : 150). Il ne s'agissait pas non plus d'opposer une ethnographie du virtuel à une ethnographie du réel, opposition dont on a montré la faiblesse heuristique. En revanche, on l'a vu tout au long de ce texte : les médias sociaux constituent l'une des

⁴⁴ Même si de manière très intéressante, et encore peu étudiée, on observe que les médias sociaux suscitent une nouvelle pratique d'écriture du bambara, parmi des individus peu familiers de l'écriture.

manifestations fortes de la crise malienne : les individus se mettent en scène, mais surtout se racontent, échangent, agissent *sur* et *par* les médias sociaux, Facebook et WhatsApp en tête. Les médias sociaux témoignent de ce moment de l'histoire du Mali, tel que les Maliens en font le récit, pour eux-mêmes et pour les autres. Ce récit peut être fracturé, partiel et partial, ou pour le moins pétri d'ambivalence et d'ambiguïtés. Il peut révéler tour à tour le conservatisme et l'ouverture d'esprit, les clivages comme de nouvelles médiations, la manipulation des uns et l'émancipation des autres. Peu importe : ce récit est celui des Maliens, et il révèle, à qui veut bien l'entendre, leurs propres voix sur cette crise. Il est pour une part aussi éphémère : combien conservent leurs posts, leurs échanges, et pour combien de temps ? Mais si des traces restent, et il en restera, il ne serait pas surprenant que dans quelques années, les historiens considèrent certains groupes de discussion ou blogs comme les journaux intimes, voire les chroniques, de ce moment singulier de l'histoire du Mali.

Références bibliographiques

Amico Marta, *La fabrique d'une musique touarègue. Un son du désert dans la World Music*, Paris, Éditions Karthala, 2020.

Attali Jacques, *Rapport de la Commission pour la libération de la croissance française*, Paris, La Documentation Française, 2008.

BCEAO, *Rapport annuel sur la situation de l'inclusion financière dans l'UEMOA au titre de l'année 2019*, octobre 2020. <https://www.bceao.int/sites/default/files/2020-11/Rapport%20annuel%20situation%20inclusion%20financie%CC%80re%20UEMOA%20-%202019.pdf>

Berry Vincent, « "Ethnographie sur Internet : rendre compte du "virtuel" », *Les sciences de l'éducation – Pour l'Ere nouvelle*, 45, 2012, p. 35-58.

Berrou Jean-Philippe, Mellet, Kevin (eds.), « Le mobile et ses usages en Afrique subsaharienne », *Réseaux*, 219, 2020.

Berrou Jean-Philippe, Combarrous François, Eekhout Thomas, « Usages du mobile et performances économiques des micro et petites entreprises informelles à Dakar. Quels profils d'utilisateurs pour quels segments de l'informel ? », Livrable n°3 | Projet de recherche LAM-ORANGE 2016-2018, 2018. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02148197>

Boyd Dana, Ellison Nicole, « Social Network Sites : Definition, History, and Scholarship », *Journal of Computer-Mediated Communication*, 13/1, 2007, p. 210-230.

Byrne Dara N., « Public Discourse, Community Concerns, and Civic Engagement: Exploring Black Social Networking Traditions on BlackPlanet.com », *Journal of Computer-Mediated Communication*, 13, 2008, p. 319-340.
URL : <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/epdf/10.1111/j.1083-6101.2007.00398.x>

Cardon Dominique, *Les sciences sociales et le web 2.0 : L'identité comme signal (3/7)*, 2008.
URL : <http://www.internetactu.net/2008/02/08/les-sciences-sociales-et-le-web-20-lidentite-comme-signal-37/>

– « Réseaux sociaux de l'internet », *Communications*, 88, 2011, p. 141-148.

de Certeau Michel, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

Chéneau-Loquay Annie, « L'Afrique au seuil de la révolution des télécommunications. Les grandes tendances de la diffusion des TIC », *Afrique contemporaine*, 234, 2010, p. 93-112.

Coulibaly Baba, « Analyse des usages publics des notions de sécurité et d'insécurité comme paradigme des politiques publiques au Mali : l'exemple du foncier », *Les Cahiers de MaCoTer*, 1, 2020. URL : http://www.lmi-macoter.net/wp-content/uploads/2020/11/Cahiers-de-MaCoTer_1-1_Baba-Coulibaly.pdf

Dahmani Ahmed, Ledjou Jean-Michel, « Le développement des télécommunications dans les Suds. Retour sur une décennie de diffusion des TIC en Afrique de l'ouest et au Maghreb », *Tic&société*, 5/2-5, 2011-2012, p. 88-103.

De Bruijn, Mirjam et al. *Mobile phones : The new talking drums of everyday Africa*, 2009.

De Bruijn, Mirjam, van Dijk, Rijk, « Connecting and Change in African Societies: Example of "Ethnographies of Linking" in Anthropology », *Anthropologica*, 54/1, 2012, p. 45-59.

De Bruijn Mirjam, Brinkman Inge, Nyamnjoh Francis, *Side@Ways. Mobile margins and the dynamics of communication in Africa*, Bamenda/Leiden, Langaa/African Studies Centre, 2013.

Donath Judith, « Signals in social supernets », *The Journal of Computer-Mediated Communication*, 13/1, 2007, p. 231-251.

Doueïhi Milad, *Qu'est-ce que le numérique ?*, Paris, PUF, 2013.

Frau-Meigs Divina, *Faut-il avoir peur des fake news ?*, Paris, La Documentation Française, 2019.

Genvo Sébastien, *Le game design de jeux vidéo, approche communicationnelle et interculturelle*, Thèse en sciences de l'information et de la communication, Metz, Université Paul Verlaine, 2006.

Gerbault Jeannine, « Littératie numérique. Les nouvelles dimensions de l'écrit au 21^e siècle », *Recherche en didactique des langues et des cultures. Les cahiers de l'Acedle*, 9/2, 2012.
URL : <http://journals.openedition.org/rdlc/3960>

Gibson William, « Burning Chrome » (Gravé sur Chrome), *Omni*, 10, 1982.

Goggin Gerard, *Cell Phone Culture: Mobile Technology in Everyday Life*, London, Routledge, 2006.

Gonin Philippe, Kotlok Nathalie, Pérouse de Montclos Marc-Antoine (dir.), *La tragédie malienne*, Paris Vendémiaire, 2013.

Gonzales-Quijano Yves, « Internet, le “Printemps arabe” et la dévaluation du cyberactivisme arabe », *Égypte/Monde arabe*, 12, 2015, p. 67-84.

Grätz Tilo, « New media entrepreneurs and changing styles of public communication in Africa: introduction », *Journal of African Cultural Studies*, 25/1, 2013, p. 1-13.

Habermas Jürgen, *Théorie de l’agir communicationnel*, tomes 1 et 2, Paris, Fayard, 1987.

Hagberg Sten, Körling Gabriella, “Terrains inaccessibles. Faire de l’anthropologie dans la tourmente politique malienne », *Civilisations. Revue internationale d’anthropologie et de sciences humaines*, 64, 2015, p. 141-152. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3929>.

Hagberg Sten, Koné Yaouaga Félix, Koné Bintou, Diallo Aboubacar, Kansaye Issiaka, *Vers une sécurité par le bas ? Étude sur les perceptions et les expériences de sécurité dans deux communes maliennes*, Suède, Uppsala University. URL : <http://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:1095872/FULLTEXT01.pdf>

Hine Christine, *Virtual Ethnography*, Londres, Sage, 2000

Holder Gilles, « Les sciences sociales dans la crise : argument », *École d’Automne de Bamako « Les sciences sociales dans la crise. Pratiques de recherche et production de savoirs en situation de conflit »*, 2019. URL : <http://www.lmi-macoter.net/wp-content/uploads/2021/03/Programme-EAB-2019-dif.pdf>

Huet Jean-Michel, *Le digital en Afrique. Les cinq sauts numériques*, Paris, Michel Lafon, 2017.

Katz James E., *Magic in the Air. Mobile Communication and The Transformation of Social Life*, New Brunswick, Transaction publishers, 2006.

Keita Naffet, « Més(usages) et tendances récentes en matière de communication au Mali : le « pouvoir » du téléphone portable en « temps de crise » », Communication présentée lors du Congrès de l’Association Canadienne des Etudes Africaines (ACEA), 27 avril au 05 mai 2013.

Keita Naffet, Magassa Seydou, Sangaré Boukary, Ag Rhissa Youssouf, *Téléphonie et mobilité au Mali*, Bamenda/Leiden, Langaa/African Studies Centre, 2015.

Kiyindou Alain, Anaté Kouméalo, Capo-Chichi Alain, *quand l’Afrique réinvente la téléphonie mobile*, Paris, L’Harmattan, 2015.

Kozinets Robert V., « The Field Behind the Screen : Using Netnography for Marketing Research in Online Communities », *Journal of Marketing Research*, 39/1, 2002, p. 61-72.

– *Netnography: Doing Ethnographic Research Online*, London, Sage, 2009.

Lévy Pierre, *L’intelligence collective : pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1994.

Marcus Georges E., « Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, 24, 1995, p. 95-117.

Mattelart Tristan, Parizot Cédric, Peghini Julie, Wanono Nadine, « Le numérique vu depuis les marges », *Journal des anthropologues*, [En ligne], 142-143 | 2015, mis en ligne le 15 octobre 2015, consulté le 10 septembre 2017. URL : <http://jda.revues.org/6192>

Millet-Mouity Pamela, Madore Frederick, « Pour de Nouvelles études sur les acteurs religieux africains à l'ère du numérique », *Émulations*, 24, 2017, p. 11-22.

Olivier Emmanuelle, « Contraintes et débrouilles. Une enquête sur la musique numérique à Bamako (Mali) », in P. Le Guern (dir.), *En quête de musique. Questions de méthode à l'ère de la numérimorphose*, Paris, Hermann, p. 275-303.

- « Ce que la téléphonie mobile fait à la musique ouest africaine. Le projet ZikMali : un nouveau modèle de distribution musicale ? », *Réseaux*, 218, p. 69-102.

Pastinelli Madeleine, « Pour en finir avec l'ethnographie du virtuel ! : Des enjeux méthodologiques de l'enquête de terrain en ligne », *Anthropologie et sociétés*, 35/1-2, 2011, p. 35-52.

Rivron Vassili, « Médias sociaux et ethnicité en Afrique Centrale : objectivation culturelle et réunification Ekan », *Le numérique à l'ère de l'Internet des objets, de l'hypertexte à l'hyper-objet : actes de H2PTM'15, 14, 15 et 16 octobre 2015*, CNAM, Paris, ISTE Éditions, 2018, p.159-173.

Sangaré Boukary, « Téléphonie mobile et conflit au nord du Mali : la communication en temps de crises chez les peuls du Hayré », Communication présentée à la conférence finale de « Mobile Africa Revisited » au centre d'Etudes Africaines de Leiden, 14 et 15 Février 2013.

- « Réseaux sociaux et communication en temps de crises au Mali : l'exemple des groupes de discussion sur Facebook », *Actes du colloques ECAS 2013*, 2014, Centro de Estudos Internacionais do Instituto Universitário de Lisboa (ISCTE-IUL), p. 1920-1941.

Pink Sarah et al., *Digital Ethnography : Principles and Practices*, London, Sage Publications, 2015.

Semin Jeanne, « L'ethnologue dans les réseaux économiques des femmes migrantes : modes de présence simultanée entre la France et l'Afrique », *Revue européenne des migrations internationales*, 25/3, 2009, p. 101-113.

Siméant Johanna, Traoré Laure, « Mali : Le putsch et le nord vus de Bamako », *Les dossiers du CERI*, 2012. URL : https://www.sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr.ceri/files/art_jslt.pdf

Sonatel, *Rapport annuel*, 2018. URL : <https://sonatel.sn/rapports-annuels/>

Soukouna Sadio, « Paradiplomatie et migrants maliens : entre logiques de politisation et de marginalisation », *Revue Monde commun*, 3, 2019, p. 72-86.

Thiam Adam, *Centre du Mali : enjeux et dangers d'une crise négligée*, Genève, Centre pour le dialogue humanitaire, 2017.

Thibault Thomas, *Facebook, Myspace : réseaux sociaux en ligne et nouvelles pratiques de communication*, Thèse de doctorat, Sciences Po Aix-en-Provence, 2007.

Titi Pale Eri Aramatou, « La dérision de l'actualité politique chez les usagers du Sms pendant la crise ivoirienne », in A. Kiyindou, K. Anaté, A. Capo-Chichi (dir.), *Quand l'Afrique réinvente la téléphonie mobile*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 79-91.

Trémel Laurent, « La pratique du jeu vidéo : un objet d'études sociologiques ? », in M. Roustan (dir.), *La pratique jeu vidéo : réalité ou virtualité ?*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 157-169.

Uimonen Paul, « "Number not reachable". Mobile infrastructure and global racial hierarchy in Africa », *Journal des Anthropologues*, 142-143, 2015, p. 29-47.

Résumé

Si le terrain malien est largement inaccessible aux chercheurs, force est de constater qu'il n'a jamais été aussi « connecté ». Depuis l'arrivée de la technologie 3G en 2010, la téléphonie mobile s'est partout répandue, au point où son taux de pénétration est aujourd'hui estimé à plus de 115% (Banque Mondiale). Riches ou pauvres, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, citadins ou « broussards », quasiment tous possèdent désormais un téléphone portable considéré comme nouveau « bien de première nécessité ». L'accès à Internet reste encore onéreux et inégalement partagé entre zones urbaines et rurales (son taux de pénétration avoisine 40 %), mais l'usage des réseaux sociaux, au premier rang duquel Facebook, et des applications mobiles de messagerie instantanée comme WhatsApp s'est généralisé, grâce à la mise en place de forfaits spécifiques à bas prix avec une connexion hors-ligne. Au Mali comme ailleurs en Afrique, ces médias sociaux irriguent le quotidien des individus, au point où certains chercheurs les placent « au centre de la fabrique sociale » (De Bruijn et Van Dick 2012).

De manière plus générale, la révolution numérique conduit à la création d'un nouveau courant au sein des sciences de l'information et de la communication et des sciences sociales appelé « ethnographie du virtuel » (Pastinelli), « digital ethnography » (Pink et *al.*) ou « Netnographie » (Kozinets). Loin de l'idée que l'espace virtuel se pose « en abstraction des autres sphères de la vie sociale » (Pastinelli 2011), les chercheurs de ce courant le considèrent comme « lieu pratiqué » (Certeau 1980), tandis que les « linking technologies » (De Bruijn et van Dick 2012) sont envisagées dans leur capacité d'action sur les individus et les sociétés. L'Internet et les médias sociaux deviennent un champs d'exploration des réseaux de sociabilité et des mises en scène de soi, mais aussi de la circulation d'informations de toutes sortes (du témoignage à la rumeur et aux *fake news*), de la fabrique des opinions, des valeurs, des émotions et des imaginaires, de l'organisation des mouvements sociaux, de l'émergence de nouveaux leaders, etc.

Cet article fait le point sur ce nouveau courant de la Netnographie, avant de suivre *la vie sociale des connections* pour voir ce qu'elles nous apprennent de la crise malienne, c'est-à-dire interroger ce que les médias sociaux *font* à cette crise sur le plan des médiations ou des clivages identitaires, des émancipations ou des conservatismes.